



L'écorce du monde

Un regard sur l'œuvre de Jacqueline Lerat

Jacqueline Lerat

le corps, le mouvement, la danse

scénario et écrits de :

Joseph Rossetto

un film de :

Philippe Troyon

proposé par Joseph Rossetto – Imaginem - 2016

Sommaire

Introduction

Synopsis

Note d'intention

Note de réalisation

Plan de financement

Références

Contacts



Introduction

Jacqueline Lerat

Jacqueline Lerat est née le 21 décembre 1920 à Bonneville (Haute-Savoie). Elle est morte le 20 mai 1992 à Bourges.

C'est une des plus grandes céramistes et sculptrices de son temps. Sa passion pour la terre, le rapport très fort qu'elle établissait avec ce matériau était, disait-elle, « un rapport au secret de l'être, une qualité de relations épidermiques et de l'âme profonde. » Les formes de Jacqueline Lerat surgissent de la terre pour dire la présence de l'homme et de ses forces vives dans un temps où le nihilisme semblait l'emporter. Elle était très sensible à l'actualité et aux événements qui obscurcissaient les horizons du monde.

Avec Jean Lerat, son mari mort en 1992, ils ont sculpté avec de l'argile une œuvre à la fois fascinante et énigmatique qui exprime essentiellement le corps, en lien avec la nature et les autres expressions artistiques, plus particulièrement la danse. Les œuvres de Jacqueline Lerat sont présentes dans plusieurs musées du monde, quatre livres ont été publiés sur son travail.

Jacqueline Lerat a écrit et dessiné durant toute sa vie. Il reste de cette relation forte avec l'écriture, au plus près de son travail de création, une cinquantaine de carnets et presque autant de cahiers de dessin. L'étude de ses carnets nous conduit dans une expérience qui nous met en relation avec l'énergie incommensurable de l'artiste, son expérience créatrice fascinante et les valeurs humanistes profondes que portaient ses écrits et ses sculptures.

Lorsque nous lisons ses cahiers et que nous observons son travail, Jacqueline Lerat nous amène sur une sorte de balance. Sur un plateau, il y avait la douleur, la mort, sur l'autre la beauté de la vie. Le premier semble porter toujours un peu plus lourd, le second, presque rien que d'impondérable. Mais tout au long de sa vie l'impondérable a pris le dessus.



Synopsis

Sur les traces de l'impondérable



Joseph, amoureux de l'œuvre de Jacqueline Lerat, décide de retrouver, au plus près de son émotion intérieure, les traces de cette œuvre considérable, et mène une sorte d'enquête entre les sculptures, les lieux, les dessins, les écrits de l'artiste.

L'outil cinématographique, devient un instrument d'investigation, par son écriture et par sa capacité à remettre en lumière l'invisible, l'indicible dans une sorte d'errance entre le souvenir et le temps présent. Le montage subtil des éléments filmés, des voix retrouvées, sera comme une tentative de l'impossible traduction d'une émotion, d'une résurrection d'un passé, mais en même temps l'incroyable possibilité de nous projeter dans le temps futur. C'est comme si cette œuvre devait être éternelle.

Le film se situe dans cette pesée où la beauté de la vie l'a finalement emporté. Il est le regard de Jacqueline Lerat dont les sculptures sont les éclats épars. Il y a cette immersion dans les lieux, dans les pensées de cette femme et de Joseph.

En même temps que Joseph nous fait découvrir le travail, la vie de Jacqueline Lerat, se dévoile une part cachée de sa propre sensibilité. Ces deux êtres se sont rencontrés sur et dans la terre.

C'est une errance en trois actes. Il y a les lieux de création, les œuvres et le temps ...



acte 1

La rencontre avec une oeuvre

Joseph aperçoit quelques pièces de Jacqueline Lerat dans une exposition dans les années 70, des sculptures aux formes anthropomorphes : on devine la ligne d'un buste, une épaule, la courbe du dos, certaines formes s'élèvent comme une fumée, un mot, une pensée où portent des taches noires qui soulignent quelque chose, peut-être une blessure, une douleur ou un encore un paysage. Il regarde la vitrine, puis il part, sachant que l'image de ses sculptures ne le quittera plus.

Des années plus tard, après la mort de Jacqueline Lerat, il entame une sorte de quête : il se rend à La Borne où ont travaillé Jacqueline et Jean Lerat avant qu'ils ne s'installent dans un nouvel atelier à Bourges. On le voit avec un vieux paysan, marcher au cœur d'une forêt. Ils s'arrêtent dans une clairière appelée « les trous à terre » où l'on devine encore les puits d'extraction aujourd'hui effondrés. Le vieil homme explique que c'est cette argile que Jacqueline et Jean ont utilisée.

Joseph décide de se rendre à Bourges dans la maison qu'occupaient Jacqueline et Jean Lerat. Il veut consulter les cahiers, comprendre cette œuvre qui l'a marqué si profondément. François, le fils de Jacqueline Lerat l'accueille. La maison, le jardin et l'atelier, les trois lieux dans lesquels l'artiste puisait son inspiration sont intacts. Plusieurs dizaines de sculptures y figurent encore. L'étude des carnets le fait progressivement entrer dans l'intimité de Jacqueline Lerat qui voua sa vie à la création. En même temps que notre regard explore les carnets et les dessins, les fleurs et les plantes du jardin frémissent. Nous ne savons pas si elles sont plus vraies, plus fortes dans leur foisonnement que dans les dessins et les pièces qui en saisissent leur parfum.

L'aventure est articulée autour de deux voix, celle de Jacqueline et celle de Joseph.

On entend, les mots, les phrases qui nous emportent dans son obsession créatrice, ses doutes, ses questionnements. Les mots vont s'entremêler, se juxtaposer, comme des hésitations délicates de morceaux d'argile sur la pièce, comme une pensée intérieure qui se construit.



Des images d'archives surgissent dans le présent.

[extraits]

(il y aura un important travail de montage avec ces deux voix intérieures)

Joseph :

« Lorsque je prends une sculpture de Jacqueline Lerat dans mes mains, elle m'apparaît, fragile mais aussi libre et affirmée dans son espace. Elle me capte dans sa lumière. Je la regarde. Mes doigts parcourent son paysage rugueux, suivent les traces, s'arrêtent sur un pli, cherchent l'ouverture par où elle respire. Elle est belle, mais elle ne cherche pas à l'être ; à moins que la beauté n'ait d'origine que la blessure singulière, invisible que l'artiste cache, cette blessure de tout être, de toute chose. Alors, c'est cette blessure qui l'illumine.

La rudesse de sa peau, sa couleur fruitée, tout ce que je vois, ce que je touche n'est que l'écorce, la dernière surface d'une autre matière, impalpable, invisible, intérieure.

Je veux entrer dans cette matière intérieure. Suivre les battements de son cœur pour comprendre ce qui faisait avancer Jacqueline Lerat et d'où venait cette étrange douleur que l'on devinait parfois... »

Jacqueline Lerat :

« Le travail émerge de notre rencontre avec le monde. De la force, de l'impatience de la curiosité. Les sens en alerte, notre rencontre en dépend et par la suite l'écriture. L'œuvre naît de cette rencontre. Avant de commencer à poser le premier petit morceau de terre, à l'horizontale, il me faut saisir le pourquoi de ce petit croquis déposé sur mon carnet. Qu'est-ce qu'il veut dire ? Il est l'image d'une pensée que je n'ai pas voulue, un mûrissement, un saisissement du geste et de la pensée. Pour le reprendre, il me faut essayer de déchiffrer ce que j'ai saisi là. »

« C'est un peu comme si la forme devait surgir de la matière. Il y a le matériau la terre et la forme apparaît dans une confrontation du geste et du matériau »



Près d'un vieux poirier :

« Dans le jardin, il y a un arbre, un vieux poirier. Il était tout petit quand nous sommes arrivés, Jean et moi. Il s'est obstiné à aller vers la lumière. Le tronc du vieux poirier, une poussée verticale, l'énergie qui le maintient. Comme pour me persuader de ne pas oublier dans la pièce de ce jour de tirer vers le haut jusqu'au moment de l'écartement. »

Elle chemine vers la maison. Nous retrouvons après leur passage au feu les pièces qui habitent le lieu. Elles sont là, avec l'artiste, dans le désir de ne rien séparer.

Jacqueline Lerat quitte la maison pour se rendre à l'atelier, elle passe par le jardin, son regard saisit les plantes, la distance est si courte qu'elle entre aussitôt dans ce soleil de fleurs et d'abeilles. Puis à l'atelier, dans un mouvement circulaire incessant, comme une danse, notre regard suit le regard et le mouvement des mains sur la pièce au rythme des mots de l'artiste :

« L'argile se plie, et résiste. L'attention doit rester vigilante à cet instant du commencement où la pièce trouve son appui au sol, discret, accentué, pour que lumière et ombre se retrouvent. Le vide prend forme. La main est constamment au-dedans, au-dehors, la forme se construit dans une sorte d'alternance, de l'intime proximité, jusqu'à l'oubli et à la nécessaire reprise de la distance, comme elle émergeait de l'obscur peut devenir lumière. Deviendront-elles un lieu ? »



Nous entrons dans le processus de création de l'artiste.

Le premier acte se termine sur l'image d'une sculpture noire qui envahit complètement l'écran, au moment de la mort de Jean :

« Jean...

L'arbre, l'homme Immergé dans l'incompréhensible vérité... Jean meurt silencieux, dans son silence, il s'est endormi dans le silence de sa vie...Commence un silence qui ne finira pas. Ce matin du 20 mai 1992 est marqué d'une pierre blanche. La mort c'est le silence. Mais un tel bruit, quel désordre dans le corps de l'autre, celui qui n'a pu empêcher le départ. Notre travail à Jean et à moi, était soudain là, arrêté... »



acte 2
La Borne, la première terre

Le deuxième acte nous amène au cœur de la forêt, à La Borne, où travaillent de jeunes créateurs de grand talent jusque dans les années 2000, la plupart étaient à la fois, céramistes, peintres et sculpteurs.

Nous entrons dans un atelier abandonné. C'est là que Jacqueline et Jean se rencontrèrent durant la guerre en 1943. Ils restèrent dans ce village pendant 13 années. L'atelier qui ne fut jamais occupé depuis leur départ garde les traces de leur présence : le four de briques rouges, le tas d'argile dans lequel Jacqueline puisait, l'endroit où ils sculptaient et tournaient.



Cet épisode nous fait revivre la vie précaire durant la guerre et aussi le renouveau porté par les deux artistes. Sur le sol quelques œuvres brisées, une pièce en attente de cuisson où elle s'était représentée avec Jean, revêtue d'une robe blanche. Des maternités sont posées sur les tomettes poussiéreuses : femmes voutées sur leur enfant, aux contours à peine évoqués qui rappellent la noblesse de l'art roman.

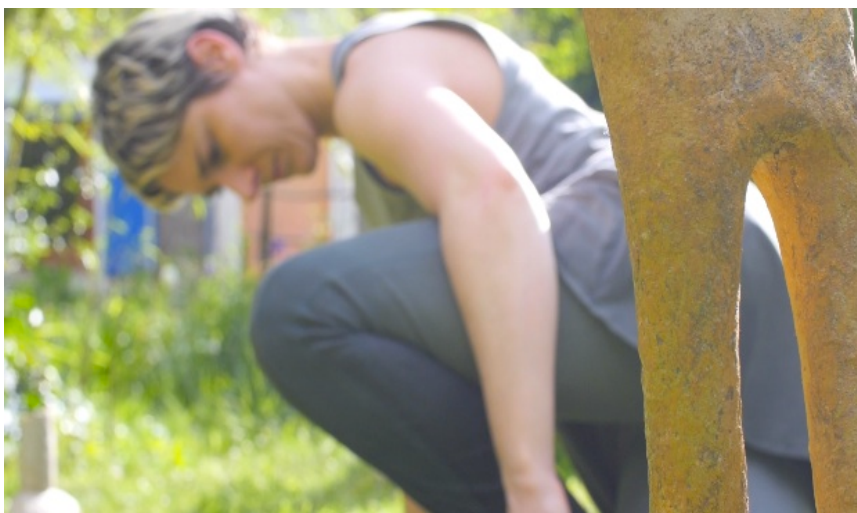
[extraits]

Jacqueline Lerat :

« Pourquoi ne pas commencer ce cahier le jour ou nous avons travaillé pour la première fois dans notre nouvel atelier. Journée ensoleillée qui sent bon le lilas. J'en ai fait des bouquets en élevant les feuilles. Quand je respire le lilas, j'ai terriblement envie d'une robe blanche. Jean a l'air très calme dans son nouvel atelier, il doit s'y plaire, mais rien encore ne nous y est très familier. Quel contact extraordinaire avec la terre, mes mains s'ennuyaient. Etrange, Jean avait l'air très calme et il m'a avoué être très énervé par ce nouveau cadre avec lequel on n'a pas encore fait amitié »

« Ce fut une période de passage.

Qu'est-ce qui à cette époque nous importait. La figure, le visage ce que la guerre a détruit. J'avais besoin de vivre mon histoire. La chose la plus importante le visage ce fut mon indépendance, où je pouvais être à ma mesure, à mon rythme. C'est ce que Jean m'a offert et réciproquement. »



acte 3

La trace de la vie, du mouvement de la vie

Nous voici, à nouveau, dans le jardin de la maison de Bourges : deux danseurs sont debout, en tension, près de pièces verticales : des « corps » comme les appelaient Jacqueline Lerat, côte à côte. Les ombres des pièces serrées, parallèles, sans visages, font écho aux deux danseurs qui expriment dans leur élévation, le visage transfiguré de la vie, de la nuit et de l'amour :

« Si je devais reproduire un visage, il serait déchiré. La honte de ce qui s'est passé, de ce qui ne cesse de se passer. Je ne veux pas déchirer le visage alors je l'efface pour essayer d'aller au-delà, là où nous avons peut être un peu de bonté, même avec des blessures »



Après la mort de Jean, le souvenir ne quitte jamais Jacqueline :

« Les pièces, c'est une histoire de vie, de survie, de disparition, d'atteinte. »

Jacqueline Lerat revient dans l'atelier, tous les jours passionnément. Elle aime la danse, et elle met ses « corps » en mouvement dans l'espace. Tout autour de la tournette sont disposées les nouvelles pièces verticales.

Nous sommes dans le regard.

Le mouvement de la caméra suit le travail incessant des mains, tentant de ne jamais retenir le corps qui se construit. Les petits morceaux de terre entre les doigts disent le désir d'arriver... Emotion, étonnement, jouissance dans cette approche que l'artiste veut dansée : la figure se construit presque en dehors de sa volonté, dans un essai de présence.

Jacqueline a 86 ans. La maladie accapare son corps puis lors d'une chute, elle se brise le col du fémur. Mais le désir et l'enthousiasme la maintiennent debout.

Dans l'atelier, sur la tournette, le regard de Jacqueline cherche les limites entre l'équilibre et le déséquilibre ; les sculptures tiennent à peine leur équilibre, menacent de se briser.

[extrait]

Jacqueline Lerat :

« Le balancement de ces corps, je le ressens dans tout mon propre corps... cette avancée, une désinvolture retenue tout de même, une légèreté à fleur de sol, juste ce que l'on laisse dire dans une lumineuse légèreté, le martèlement des pas, la violence sous-jacente va malgré tout dans la légèreté. Mais la violence n'est pas celle de l'autre, ce n'est pas de l'agressivité. C'est la violence du corps dans son rapport à la vie, à la mort. »

« Ces ondulations qui passent par le corps à corps comme une onde qui se transmet, elle arrive jusque dans mon corps à moi. Je vis ce mouvement comme un cadeau, comme une traversée du temps, c'est une musique qui me traverse, qui accapare mon corps et le corps des pièces que je construis et qui m'échappent. »

« Chaque petit morceau de terre accumulé est comme des mots choisis pour construire la phrase... La phrase n'est jamais tout à fait la pièce espérée. Elle est faite d'une suite de morceaux assemblés, juxtaposés qui, peut-être, seront la pour dire.... Je vis la pièce comme un corps revécu. Comme une danse où le corps entier parle. J'ai regardé Ulysse de Galotta et je me sens tellement proche dans cette prise du corps, dans cet aller vers. Ce désir d'être dans le mouvement des choses, dans cette approche d'un aller- vers. »

Dans la petite clairière du jardin les danseurs les redressent une par une, puis leurs corps glissent entre les corps en terre chancelants, s'enroulent autour, jouent les déséquilibres au plus près.

L'homme lit le dernier cahier. On entend la voix de Jacqueline (superposée). La maladie s'est propagée dans son corps :

« La maison s'assombrit comme la lumière dans le jardin. Difficulté d'être à l'atelier, désolation, pas rangé, comme abandonné. Mes jambes me trahissent. Mes carnets de croquis pas loin. D'écrire me remplit d'envie. La volonté n'a rien à voir. Elle ferait même barrière. Barrière à ce que secrètent les pensées, le corps même. »



C'est la nuit.

Jacqueline Lerat quitte l'atelier dans un état de désolation, elle marche jusque dans sa maison, son regard nous conduit jusque dans la pièce où l'homme lit le carnet.

Sur la dernière page apparaissent les derniers mots qu'elle a écrits.

[extraits]

Voix de Joseph et de Jacqueline Lerat ensemble :

« C'est une vie avec d'autres vies... Des corps où tout se rassemble, les corps du jardin, le geste du danseur, un mouvement du monde pour une simple trace sans prétention. Juste à ma mesure, qui essaie d'être présente. La trace de ce tumulte d'un instant qu'un trait a inscrit. Peu de chose, par rapport à d'autres.

Mais qu'importe. La trace de la vie, du mouvement de la vie. »

« 3 février 2009, 8h30. Le sablier de la vie a fini de s'écouler ... »



Note d'intention

Dans le mouvement du monde

Pourquoi ce film ?

Jacqueline et Jean Lerat (1920-2009) sont deux des plus grandes artistes céramistes de la seconde moitié du 20ème siècle.

Ils se sont installés dans les années 40 à La Borne dans le Centre puis à Bourges. La puissance et la nouveauté de leur production ont fait rapidement de ces lieux, un des pôles mondiaux de la sculpture utilisant l'argile. Jusqu'en 1992... Jusqu'en 1992, Jacqueline Lerat a vécu avec son mari Jean Lerat, l'expérience d'une expression unique dans l'art contemporain.

Après la mort de Jean en 1992, Jacqueline va poursuivre jusqu'à sa disparition, le 3 février 2009, une recherche dont la rigueur, la profondeur, l'humanité et la nouveauté la situent au centre de la création contemporaine.

Le travail de Jacqueline Lerat s'inscrit dans une vision artistique universelle. Son œuvre appartient à la sculpture, à la peinture, à l'architecture de façon directe. Elle a recherché une harmonie avec les mouvements poétiques et philosophiques de notre temps. Son œuvre et celle de Jean Lerat se situent dans une dimension internationale : au Victoria et Albert Museum à Londres, à Cardiff (donation Anita Besson), au musée Ariana à Genève, à Sèvres et au musée des arts décoratifs à Paris par exemple. Les expositions des dix dernières années montrent que Jacqueline Lerat occupe une place importante dans la création contemporaine.

Quatre ouvrages sur son travail ont été publiés durant ces sept dernières années.

Les œuvres de Jacqueline Lerat exercent une fascination quand on les découvre. Elles sont intemporelles, même si leur sens nous échappe parfois et nous questionne.

La recherche de Jacqueline Lerat a quelque chose d'universel : le moment où nourrie de la nature, des cultures et de la vie du monde artistique, social, politique, elle traverse le jardin pour se rendre dans l'atelier, le moment où elle fait le vide en elle-même pour tenter d'approcher quelque chose de très élevé qui se construit dans un corps à corps avec la terre, tient du sacré.

Elle rejoint tous ceux qui ont pratiqué cette activité depuis les origines.

Nous proposons avec ce film d'entrer dans l'intimité du travail de l'artiste. Jacqueline Lerat a laissé une multitude de documents : une quarantaine de cahiers qui jalonne son cheminement. Elle y a noté quotidiennement les forces qui la mettent en mouvement, la portent, qui la font vivre à tel point que l'acte de création devient une obsession et la traverse le jour et la nuit. Elle a également laissé des dizaines de carnets dans lesquels elle a dessiné des formes, puis les a annotées de brefs commentaires inspirés de lectures, de musiques contemporaines, de peintures ou d'architectures, de spectacles de danse qui questionnent sa présence, son engagement, son oeuvre.

Le travail de Jacqueline Lerat la situe dans le mouvement du monde.

Nous avons effectué des recherches minutieuses dans les écrits de l'artiste, étudié les dessins et leur évolution pour les confronter aux créations. Le film apportera un regard nouveau sur l'oeuvre de Jacqueline Lerat, sur le sens des pièces, le renouvellement des formes, la forte présence que chacune d'entre elles nous offre. Nous suivrons plus particulièrement l'écriture de l'artiste à travers les nombreuses oeuvres majeures de son mari et d'elle-même qu'elle a conservées dans sa maison à Bourges.



Note de réalisation

Les objets du regard

Quoi de plus difficile de filmer des sculptures. Comment éviter de faire une galerie de photographies animées ? Aller au delà de la terre sculptée, vers une rencontre. Je ne connaissais pas Jacqueline Lerat. C'est Joseph Rossetto qui m'a fait découvrir son oeuvre, au moment où je tournais un film sur son collègue Pierre Sépard à Bobigny, il y a quelques années. Il avait plusieurs sculptures dans son appartement au cœur du collège.

Il comparait l'élève à une sculpture fragile, qui s'élevait vers le ciel. Une terre avec ses fêlures, sa peau son élévation.

Lorsqu'il m'a demandé de réaliser ce film sur Jacqueline Lerat, j'ai tout de suite accepté pour retrouver la trace de ces premiers souvenirs au collège et connaître l'histoire, les secrets de la terre et de cette femme. Mieux comprendre ce qui touche autant cet homme.

C'est la rencontre de ces deux êtres qui m'a intéressée.

Le défi est d'échapper à la réalisation d'un film institutionnel et d'évoquer avec subtilité la vie et l'œuvre de cette immense artiste qui n'est plus. Comment filmer l'absence, si ce n'est en la faisant revivre à travers un regard, une émotion, une histoire d'« amour » ? En revenant dans la maison de Bourges, dans l'atelier de la Borne, en me promenant dans le jardin, dans la forêt aux trois terres, en suivant la quête de Joseph redécouvrant tous les cahiers, les lieux de vie, le film se construit au fur et à mesure dans les paysages du Berry.

La possibilité de filmer tous ces lieux, toutes ces sculptures et dessins sont un grand privilège et je le dois à François Lerat, le fils, qui nous a accueilli à bras ouverts.

Ce film est une fragmentation de la mémoire, qui se recompose par des évocations, des plans « paluches »* (à la main) au plus près des matières, en opposition à des plans fixes où seul bouge le regard du spectateur. C'est entre cette fixité et le mouvement que se joue l'écriture du film.

- **Beuviaia/Bergala en 1983** : « *Tu sais que pour moi la Paluche, c'est le déport du corps vers les gens et les choses, c'est le geste de la main : son tremblé, son émotion, c'est un centrage du sujet qui n'a rien à voir avec le cadre du cinéma* »



Note de production
Vers un film archéologique

Le cinéaste Philippe Troyon et l'amateur d'art Joseph Rossetto sont les deux protagonistes de ce film.

Leur complicité est liée à une démarche pédagogique qui a abouti à un projet éducatif « Avec les mots, la voix et le corps » [réf : Imaginem et Périphérie].

A l'époque Joseph Rossetto principal de collège est un pédagogue engagé dans l'enseignement artistique. Philippe Troyon a réalisé le film « *Quelle classe, ma classe* » pour France 5 autour du travail de Joseph Rossetto, alors principal du collège Pierre Sémard à Bobigny.

Il s'agissait de montrer comment « le voyage » vers des endroits comme Venise ou Athènes, permettait aux élèves de découvrir des cultures, des civilisations et ainsi de les amener à créer une œuvre collective de cinéma, de danse et de théâtre.

Pour ce projet, notre ambition est de faire connaître aux amateurs d'art, dans une acceptation large, le champ méconnu d'une expression artistique développée dans les années cinquante et qui s'est épanouie à l'aube du XXI^e siècle.

Pour réaliser ce documentaire, « L'écorce de la vie », tous les éléments sont là : les nombreux cahiers et carnets de Jacqueline Lerat qui écrivait et dessinait quotidiennement avant d'aller à l'atelier. Il y a les lieux : la maison, le jardin, l'atelier, la forêt. Il y a aussi la passion de Joseph qui dévoile, par l'archéologie du souvenir, ce qui l'anime au plus profond de lui-même et qui a animé la longue amitié avec Jean et Jacqueline Lerat.

Nous avons le soutien des conservateurs de département arts des principaux musées français s'intéressant à la céramique, du musée des arts décoratifs, de la galerie Mercier à Paris, d'Esther Martinez productrice du film qui a connu Jacqueline Lerat à la fin de sa vie et de la famille Lerat et particulièrement de leurs enfants Jean-François, Claire, Juliette et Alice.



Plan de financement

Devis estimatif [il y a deux périodes de tournages : 2015 – 2016 pour les saisons]

1. Tournage et Montage

Cinéaste	6 000 €
Chorégraphie	2 000 €
Montage 1 et 2	10 000 €
Charges sociales	7 500 €

Fonctionnement et régie 3 000 €

Matériels 2 000 €

total 1 30 500 €

2. Post-Production

Etalonnage	3 000 €
Mixage	3 000 €
Laboratoire Vérification	440 €
DCP / Support Diffusion / Sous titrage	2 000 €
Traduction	800 €

total 2 9 200 €

Total 39 700 €

Plan de financements

Périphérie	33 700 €
Imaginem	4 000 €
Région Centre Pays de Loire	2 000 €

Total dépenses **39 700 €**



Références

Jean et Jacqueline Lerat

Livres :

Jean et Jacqueline LERAT, Bernard NOËL ED. Le cercle d'art - 1994

8 artistes & la terre - 2010

Jacqueline et Jean Lerat Galerie Capazza - 2012

Jacqueline Lerat - Une oeuvre en mouvement - 2012

Hubert Magen "La Borne, 1940-1980- Une modernité en céramique" - 2013

Site :

<http://jjlerat.fr>

Partenaires :

Musée d'art décoratif

Musée de Sèvres

Galerie Mercier

D'autres partenariats sont en cours.

CV et Contacts :

Philippe Troyon, est cinéaste, directeur-adjoint de **Périphérie**, Centre de Création Cinématographique et membre actif de l'association **Imaginem**.

Réalisateur de films documentaires dont : *Quelle classe, ma classe* (France 5), *Les désorientés* (France Ô), *On s'fait un film* (France 3), *L'apprentie et la vie* (France 3), *Les regard qui content* [Imaginem], *L'antenne est à nous Magazine* (France 3).

Réalisateur de films de fictions court-métrages dont : *La Flache* (France 3) – *Errances* (France 3).

Directeur-adjoint de Périphérie, Centre de Création Cinématographique à Montreuil, qui organise les Rencontres du cinéma Documentaire, les Cinéastes en résidences, la Mission patrimoine du cinéma documentaire et l'Education à l'image en Seine-Saint-Denis. Avec le partenariat d'**Imaginem**, Il crée des outils pédagogiques de formation pour les jeunes et les adultes, avec France 5 Education, le Forum des Images, la Femis et est à l'origine des concepts « *Cellulogrammes* », « *Observatoires Documentaires* », « *Cité orientée* ». Il mène les ateliers cinéma dans les établissements scolaires dont « *La voix, les mots et le corps* » avec Joseph Rossetto, principal des collègues Pierre Sémard et Guy Flavien. Quinze films ont été réalisés dans ce cadre. Il mène également des ateliers de formations pour adultes dans les crèches départementales et dans les organismes d'insertions sociales. Il enseigne dans les écoles de cinéma [FEMIS – CIFAP – CLCF].

Premier Assistant-Réalisateur sur de nombreux films dont ceux de : Stelio Lorenzi, Roger Pigaut, Gérard Krawczick, Jean-Louis Lorenzi, Yannick Andréi, et surtout de François Truffaut et de ses scénaristes Claude de Givray et Bernard Revon. Il a commencé comme assistant-réalisateur des Journaux Télévisés et des Grands Evénementiels d'Antenne 2, les Magazines sportifs (Stade 2), les plateaux du Grand Echiquier.

Co-scénariste de films long-métrages :

« *Donnez-moi huit jours de votre vie* » avec Bernard Revon (scénariste de « *Baisers Volés* », « *Domicile Conjugal* » de F. Truffaut) et Claude Sautet, « *Le jardin des simples* » avec Alain Le Henry (scénariste de « *Regarde les hommes tomber* », « *Un héros très discret* » J. Audiard) et Philippe Leguay (« *Le coût de la vie* », « *Trois Huit* »)

Ouvrages :

« *La pratique audiovisuelle en crèches* » Ed Imaginem Striana

« *Jusqu'aux rives du monde* » (co-auteur) Ed Striana Imaginem

Etudes à l'**IDHEC** (ex Femis) avec ses professeurs Henri Alekan, Nestor Almendros (spécialisation : directeur de la photographie) et Jean Douchet, Louis Daquin, Bernard Stora (spécialisation : réalisation). **Etudes d'ingénieur technique** aux **Gobelins CFT**.

Joseph Rossetto est un pédagogue, engagé dans l'enseignement artistique et un chercheur exigeant. Il est un amateur d'art et de poésie vivant au milieu d'un paysage de sculptures céramiques.

Il a été proviseur-adjoint du lycée professionnel Jean Moulin de Blanc-Mesnil jusqu'en 1998, puis principal du collège Pierre Sémard de Bobigny jusqu'en juin 2008. **Il est actuellement principal du collège Guy Flavien à Paris 12.**

C'est à partir des projets conçus dans ces trois établissements qu'il a créé le mouvement « **Une école de l'expérience** », au sein duquel les pratiques culturelles, artistiques et la création constituent l'axe central de la connaissance.

Joseph Rossetto a **publié trois ouvrages** sur ces expériences : « **Projet culturel en lycée professionnel** » avec le concours de Céline Baliki et Michèle Simon (CRDP de Créteil, 1998). « **Une école pour les enfants de Seine-Saint-Denis** » - L'harmattan - 2004 « **Jusqu'aux rives du monde** » - Striana et France 5 Editions - 2007

Il a également travaillé à une dizaine de films sur ce sujet, dans une étroite complicité avec le réalisateur Philippe Troyon, dont « **Quelle classe, ma classe** » **produit par France 5** et diffusé dans de nombreux cinémas en France et en Europe de 2008 à 2012. Ce film a fait l'objet d'une édition jointe à l'ouvrage « Jusqu'aux rives du monde »

Parallèlement à son travail sur la pédagogie, **Joseph Rossetto effectue des recherches dans le domaine artistique, notamment sur les grands céramistes de la deuxième moitié du XXème siècle.** Il a publié plusieurs textes dont : « **Jacqueline Lerat, la force du œuvre** » dans « Jacqueline Lerat », Editions de La revue de la céramique et du verre, juillet 2010. « **L'œuvre de Deblander** » : catalogue de l'exposition « Deblander », galerie Capazza, Mars 2015

Philippe Troyon :

06 07 30 98 19

philippe.troyon@sfr.fr

Joseph Rossetto :

06 49 99 07 55

rossettojoseph@gmail.com